

ABONNEMENT

LE CANADA Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA

ABONNEMENT Un An en Ville . . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 161

OTTAWA, JEUDI 6 AOUT 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Enquete sur le Socialisme EN EUROPE

LA SITUATION PRESENTE

«L'ambition est une condition inévitable dans le plan général de la Providence: la société actuelle, reposant sur les bases les plus justes, ne saurait être améliorée.» Cette consolante opinion, énoncée par M. Thiers en 1850, dans un Rapport sur l'Assistance publique, a beaucoup perdu aujourd'hui de son autorité. Il n'y a pas jusqu'aux professeurs d'économie politique qui n'hésitent désormais à la soutenir. Ceux d'entre eux qui ne sont pas devenus franchement socialistes, et qui restent fidèles aux traditions des Ricardo et des MacCulloch, ceux là même n'osent plus affirmer avec leur assurance de naguère, l'origine naturelle de la propriété, la nécessité de la mière, l'infaillible excellence du laissez-faire et du laissez-passer.

Ainsi craquent de toutes parts les vieilles assises philosophiques de notre société. On commence à se sentir mal à l'aise dans la doctrine classique de J. B. Say, qui déclarait que «la société ne doit à ses membres aucun secours, aucun moyen d'existence.» De jour en jour l'intérêt des questions politiques décroît, tandis que se multiplient les projets de réformes sociales. On ne veut plus s'occuper que de protection douanière, d'assurances pour les ouvriers, de limitation des heures de travail, de syndicats professionnels.

Da haut en bas de ce qu'on appelle jusqu'ici les classes dirigeantes, il souffle maintenant comme un vent de pessimisme. On est mécontent de l'état présent de la Société, et on fait voir à tout moment sous des formes plus vives. Le socialisme lassien du prince de Bismarck paraît trop tiède à l'empereur d'Allemagne, le socialisme du Pape réchéri sur celui du roi d'Italie. Dans la plupart des pays, ce sont les chefs de l'aristocratie qui se constituent les plus ardents promoteurs des changements sociaux. Des fils de famille, pleins de sève et de santé, avec deux cent mille francs de rente par an, s'interroignent de la lecture d'Autenail Longchamps pour lire le socialisme de M. Guesde ou la Nécrose socialiste, de M. Malou. Un courant révolutionnaire envahit le livre, le journal, le théâtre. A des degrés divers et de mille façons, c'est le monde entier qui rêve aujourd'hui de se convertir au socialisme.

Et je crains que l'idée de justice tiennne au demeurant fort peu de place dans ce désir de conversion. L'idée de justice en elle-même n'est guère de celles qui poussent à l'action; sans compter que l'état social présent a été trop longtemps considéré comme juste pour que son injustice se révèle ainsi spontanément à tous les yeux. Rien, d'autre part, n'est venu dans ces temps derniers, aggraver cette injustice, ni rendre la situation des prolétaires plus digne de notre pitié; et les prolétaires ne se sont par non plus conduits précieusement, comme il aurait fallu pour se gagner une plus large part de notre compassion.

En réalité, ce n'est pas l'idée de la justice qui pousse aujourd'hui vers le socialisme, dans l'Europe entière, l'élite des classes dirigeantes: c'est l'inquiétude vague, mais sans cesse plus forte, qui inspire les incertains progrès du socialisme. La sagesse populaire a décrété l'immortalité à Gribouille pour autrefois s'être jeté à l'eau sous des motifs du même genre; mais aussi bien la conduite de Gribouille est elle le symbole de notre façon d'agir la plus ordinaire. Tous les jours nous prenons davantage l'alarme de ce mouvement socialiste qui se propage à travers l'Europe; et c'est surtout par un désir inconscient de l'arrêter dans sa marche que nous brandissons à l'envi ces petits drapoux de réformes sociales, en même temps que, d'un coup d'oeil effaré, nous surplombons les pouvoirs publics de nous laisser nous-mêmes achever cette révolution, subitement devenue pour tous les Dons

esprits si urgente et si légitime.

C'est que le perspicace Louis Reybaud s'était trompé lorsqu'il affirmait en 1853 que «l'on ne pouvait plus désormais parler de socialisme, sans prononcer une oraison funèbre.» Le socialisme n'est mort ni en 1853 ni en 1871: il a pris au contraire depuis quelques années une vie toute nouvelle. Chacun le sent aujourd'hui, dans le monde entier. On a l'impression que de jour en jour, le socialisme international ne cesse pas de devenir plus actif, plus résolu, plus pratique. Au lieu de ses tapageuses agitations d'autrefois, on devine qu'il présente à l'avenir sans bruit et qu'il avance très vite au-dessus de nous, racolant à chaque pas de nouvelles recrues. Le voici qui en Allemagne, en Belgique, tient tête au pouvoir: et si ce n'est pas lui qui dirige chez nous ces grèves désolantes quotidiennes, on a bien l'idée tout de même qu'il n'y est pas étranger, que l'impulsion est venue de lui et qu'il doit trouver là de belles occasions de se renforcer.

Mais ce qu'est au juste le socialisme d'à présent, son programme et ses moyens d'action, c'est ce que la majorité du public, en France du moins, continue à ignorer. Les écrits socialistes, lorsqu'ils ne s'adressent pas directement aux prolétaires, sont encombrés de formules économiques compliquées et abstraites qui rendent la lecture difficile. Les vrais chefs du parti d'ailleurs, ne tiennent pas beaucoup à former les curieux du détail de leurs entreprises: ils préfèrent laisser aux prolétaires le soin d'assurer seuls leurs victoires, ils se méfient du dilettantisme bourgeois, et il y a des groupes importants, d'ou les employés même sont exclus, comme trop imprégnés à priori de l'esprit capitaliste.

On est encore d'autant plus en peine, chez nous, de bien connaître le socialisme, que, seule à peu près de toutes les villes du monde, Paris ne se rattache pas au grand mouvement socialiste international. Les partis y sont innombrables, et ce sont des partis tout parisiens, sans presque aucun rapport avec ceux de la province ou de l'étranger. Nous venons ainsi naturellement à concevoir le socialisme comme une masse de petits partis en lutte les uns avec les autres, toujours prêts à se scinder en deux camps opposés, toujours formés d'autant de chefs que de soldats, et ne sachant guère au fond ce qu'ils veulent: tandis qu'on trouverait un socialisme très différent de celui-là, bien plus sérieux et bien plus homogène, je ne dis pas seulement à Berlin ou à Gand, mais dans la plupart des régions manufacturières de notre pays.

J'ai eu l'occasion de puis plusieurs années d'observer d'assez près le mouvement socialiste sur quelques-uns des points de l'Europe où il est le plus actif; et maintenant il m'a semblé qu'il pourrait être intéressant, peut-être même utile, d'essayer d'offrir au public un tableau général de l'état du socialisme contemporain, en reprenant d'une façon méthodique et suivie l'enquête que je les hasards de voyages antérieurs m'avaient fait ébaucher.

Une enquête de ce genre doit commencer par le socialisme français: il nous touche de plus près que les autres, et il n'est ni moins curieux ni moins fort. Mais si l'on veut comprendre le socialisme tel qu'il est aujourd'hui, on ne peut se dispenser de le considérer comme un phénomène international, et de mesurer d'un même coup d'oeil sa situation dans les divers pays de l'Europe. Les progrès de la civilisation réduisent de jour en jour l'importance des limites entre les nations. Les socialistes de toutes les races sont en train de former une alliance effective et pratique, autrement solide que celle de l'ancienne Internationale. Il est évident par ailleurs que la question sociale doit être aujourd'hui la même dans le monde entier, les conditions de la vie sociale y étant les mêmes, ou à peu près. Les intérêts des capitalistes sont solidaires les uns des autres, à travers le monde, comme ceux des ouvriers. L'émou causé par les écrits de l'empereur Guillaume a été aussi vif au delors qu'au dedans de l'Allemagne. Que

demain la révolution éclate en Belgique, c'est la face tout entière de l'Europe qui en sera bouleversée.

Et ce qu'il importe surtout de connaître dans les divers pays, ce ne sont pas les doctrines, qui tendent à devenir les mêmes partout ni le nombre des adhérents, qui peut changer de jour à lendemain dans des proportions imprévisibles; c'est le tempérament, le caractère, l'éducation et les idées des hommes qui dirigent le parti. Car dans aucun parti, les chefs n'ont eu et ne gardent une influence personnelle aussi forte que dans le socialisme. Le public, sur lequel ils agissent, n'est pas de ceux qui peuvent obéir à une théorie abstraite: les théories doivent s'incarner à ses yeux sous la forme vivante d'un orateur ou d'un pamphlétaire. Comme tous les mouvements qui se font par grandes masses, le socialisme requiert une discipline serrée, et c'est entre les mains de ses chefs que demeurent les destinées du parti.

Cette influence énorme des individus s'atteste par mille exemples singuliers, à chaque pas que l'on fait dans l'étude du socialisme. Par sa seule action personnelle, Bakounine a converti à l'anarchisme tout le midi de l'Europe, si bien que les collectivistes ont eu fort à faire après sa mort, pour ramener à leurs idées les prolétaires de la Suisse, de l'Italie et de l'Espagne. Tandis que tous les ouvriers des régions du Nord et du Nord-Est suivent le parti marxiste de M. Guesde, seuls les groupes ouvriers de la région des Ardennes restent fidèles au possibilisme, et depuis la scission de Châteleraul, au possibilisme allemand: cela pour ce seul motif que leur compatriote, le chansonnier J. B. Clément, est possibiliste et a suivi le parti de M. Allemane depuis la scission.

C'est pour des raisons analogues que, à Paris, les différents corps de métiers appartiennent à des partis différents. Les typographes sont allemandistes, parce que M. Allemane est typographe; les mécaniciens sont allemandistes: cela pour ce seul motif que leur compatriote, le chansonnier J. B. Clément, est possibiliste et a suivi le parti de M. Allemane depuis la scission.

C'est donc en connaissant les hommes du socialisme que l'on peut arriver à connaître le fondement psychologique de ce parti, et ainsi pénétrer la nature exacte de ses desirs et de sa puissance. Et je ne sais pas que, même à un point de vue tout désintéressé, et il y a toujours d'un sujet plus curieux à étudier: car précisément en raison des qualités que réclame de ses chefs le mouvement socialiste, c'est à la tête de ce mouvement que se rencontrent quelques-unes des personnalités les plus singulières de notre temps. C'est à lui que vont de plus en plus ceux qui ont gardé la force de vouloir et le goût d'agir. Nulla autre part n'ai vu une telle variété de caractères extravagants, depuis le conspirateur jusqu'à l'ambitieux jusqu'à l'ayatollah, depuis le pessimiste dégoûté jusqu'à l'utopiste sentimental, en passant par le caractère plus extravagant encore qui réunit en lui un peu de tout cela.

LA COURSE A TRAVERS L'ANTILANIQUE

La fameuse course à travers l'Atlantique, organisée récemment à Boston entre les petits bateaux de sauvetage le Mermaid, monté par le capitaine Andrews, et le Sea Serpent, monté par le capitaine Lawlor, a été gagnée, selon toute probabilité, par ce dernier. Une dépêche de Londres annonce, en effet, que le Sea Serpent a été rencontré le 31 juillet dernier à cinquante cinq milles seulement au large des îles Scilly et qu'il est attendu, à tout moment à Land's End, où doit se terminer la course. D'autre part, le steamer allemand Hulsen, qui vient d'arriver de Hambourg à New York, a rencontré le Mermaid le 27 juillet, et à cette date, le capitaine Andrews était encore à 1,340 milles de Land's End. On sait que le prix de cette course unique consistait en une coupe en argent et une somme de \$5,000. Le départ a eu lieu des derniers jours du mois de Juin, et la traversée du Sea Serpent est considérée, par les marins, comme un tour de force presque incroyable, pour une aussi petite embarcation.

GUILLAUME II -ET- LORD SALISBURY

On nous communique les notes suivantes qui sont bien intéressantes:

Pendant les huit premiers jours du séjour de l'empereur allemand en Angleterre, il n'a pas été question de politique: on peut même dire qu'il n'en a été fait que lundi matin, au château de Hatfield. Après une longue promenade à cheval faite avec air Edouard Malte, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, Guillaume II est entré à huit heures dans le cabinet de lord Salisbury; il y est resté jusqu'à neuf heures quarante cinq. La conversation a été continuée sur la terrasse et les personnes attachées au cabinet, ont pu voir Guillaume II gesticulant et lord Salisbury courbant sa haute taille, en avançant la tête, dans une posture qui lui est familière. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au cours de cet entretien, la question du désarmement a été mise sur le tapis et que Guillaume II a prononcé la phrase suivante: «L'Allemagne ne peut pas continuer à aller armant, armant, armant.»

Ce à quoi lord Salisbury a répondu en disant: «Ce n'est qu'un aussi grand monarque que Votre Majesté, qui puisse oser dédonner l'exemple dans cette occurrence.»

Il paraît que Guillaume II a compris et qu'il a renoncé à son plan primitif: faire proposer le désarmement par l'Angleterre. Le gouvernement anglais n'a pas voulu entrer dans cette voie. Lord Salisbury a déclaré à plusieurs reprises, pendant la semaine qui vient de s'écouler et déclinera encore avant la fin de la session parlementaire, dans un discours officiel, que «le gouvernement anglais, tout en étant sympathique à la politique de paix poursuivie par les puissances alliées, entend rester bon avec toutes les puissances.» C'est pour bien accentuer cette politique que lord Salisbury a tenu à ce que M. Waddington, ambassadeur de France, fût au nombre de ses invités à Hatfield. Il a voulu que l'on pût constater publiquement que la visite de Guillaume II à Hatfield ne comportait aucune négociation, qui pût porter ombrage à la France.

Le premier ministre de Sa Majesté, la reine Victoria, a eu beaucoup de peine à arriver à ses fins. M. Waddington avait, vendredi 10 juillet, très catégoriquement décliné l'invitation. Lord Salisbury a insisté, a fait insister à Paris, et ce n'est que dimanche soir, au moment où l'on n'y comptait plus, que M. Waddington a fait savoir qu'il irait lundi matin à Hatfield. L'ambassadeur de France n'était séparé de la table de l'empereur que par lady Salisbury. Le souverain allemand avait été mis au courant des négociations qui avaient eu lieu? On l'ignore, mais on a remarqué qu'il a été très froid avec M. Waddington et ne lui a adressé que deux fois la parole. On a remarqué aussi que lady Salisbury s'était tout spécialement occupée de l'ambassadeur de France, pour faire contre partie à la froideur impériale.

Du reste, pendant tout le séjour impérial, lord Salisbury a tenu à se montrer «le parfait courtois» qui se glorifie d'être et à se montrer condescendant à un tel point que «Sa Majesté puisse d'autant plus facilement accepter le refus catégorique du gouvernement anglais d'admettre sa complète liberté d'action pour l'avenir.» Il a en toute occasion, pris texte des déclarations utopiques de l'empereur — out en passant sous silence certains réticences impériales — et il a été parlé de «la solution qui arrivera par la force même des choses.» Il a eu soin de faire connaître à Sa Majesté les dispositions montrées par la Chambre des Communes qui est radicalement contraire à tout engagement, restreignant la complète liberté d'action de l'Angleterre. C'est là le texte même de la phrase dont s'est servi le noble lord. L'empereur s'est rendu compte sans peine de la situation qui lui

était faite. Il a dit à un de ses amis d'enfance que «la politique et la diplomatie anglaises étaient trop glissantes (slippy) pour qu'on puisse s'y appuyer bien fort.» Il est évident qu'il a été très satisfait, au point de vue sentimental et hospitalier, de la réception qui lui a été faite, mais il n'a pas été très enchanté des résultats pratiques et tangibles, qu'il espérait atteindre par son voyage.

Lors Salisbury a regretté à plusieurs reprises de ne pouvoir, pendant la semaine qui vient de s'écouler, trouver un moyen de faire connaître certaines des idées: mais tout son temps a été pris par les cérémonies officielles, auxquelles il a été obligé de prendre part et les hautes fonctions qu'il occupait l'ont empêché de se prêter à une interview en règle: il est donc fort à regretter la question qu'un de ses amis ne manquera pas de lui poser dans une des prochaines séances de la Chambre des Lords.

Il n'en a pas moins dit à plusieurs personnes qu'il a reçues, que l'Angleterre ne songeait pas à faire de la politique active contre une des puissances continentales au profit de quelques autres. Il a ajouté qu'on avait grand tort en France de croire qu'il avait des sympathies antifranchaises, qu'il avait bien au contraire de profondes sympathies pour la France qu'il connaît, «qu'il aime à habiter», et qu'il avait profondément regretté qu'on certaines circonstances des questions d'ordre européen eussent amené certains dissentiments qui ont été aggravés à plaisir par des personnes intéressées.

Le ministre s'est dans les conversations, auxquelles il est fait allusion ici, montré plus réservé en ce qui concerne ce qu'on a appelé l'entente anglo italienne. Il a cependant déclaré que l'Angleterre n'était point entrée dans la triple alliance et a ajouté avec une certaine emphase, ce qui n'est pas dans les habitudes de ce diplomate sceptique, qu'il n'y avait eu avec l'Italie que des échanges de vues et de notes, il n'y en a aucune signature échangée ni d'un côté ni de l'autre.

On pourrait même ajouter — bien que lord Salisbury n'ait pas touché ce côté de la question — que les échanges de vues n'ont porté que sur un point, et que la garantie promise par l'Angleterre à l'Italie n'a pas de portée territoriale: le gouvernement anglais sait fort bien que personne ne songe à toucher à l'intégrité du territoire italien. Lord Salisbury croit à la durée de la paix pour un temps indéterminable. Il semble croire que les puissances se désintéresseront ou plutôt s'intéresseront de moins en moins à ce que se passe dans la presque totalité des Balkans et que les dangers qui, à un moment donné, ont paru menacer la paix de l'Europe de ce côté tendent à disparaître. Il a ajouté que personne ne pouvait songer à prendre la responsabilité d'une guerre et que «les efforts de tous tendent — par des moyens différents, il est vrai — au maintien de la paix, les bénéfices de la paix seront considérés à l'Europe, à moins d'un incident subit se produisant avec une rapidité telle que les puissances non directement intéressées au conflit n'aient pas le temps d'intervenir et d'offrir une médiation qui, dans l'état actuel de l'Europe, ne pourrait qu'être acceptée par les puissances intéressées.»

L'empereur Guillaume II, de son côté, n'a laissé échapper aucune occasion d'exprimer des idées pacifiques. Il l'a fait dans les discours qui ont été officiellement publiés, il l'a fait dans les diverses réceptions qui ont eu lieu en son honneur, chez quelques-uns des membres de l'aristocratie anglaise, il l'a fait dans quelques-uns des rares audiences qu'il a accordées pendant son séjour à Londres. Il a r. c., samedi 11 juillet, avant de se rendre au luncheon de l'ambassadeur d'Allemagne à Londres, une personne à laquelle il a tenu un langage des plus catégoriques. Il lui a dit avec la brièveté et l'énergie qui lui sont propres: «Je vous autorise à dire que lors qu'un empereur allemand parle de paix, c'est qu'il la veut.»

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche.

AMUELEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COUCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

J. F. BELANGER 159 Rue Bank

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Cans la Plaque", Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre. Douglass & Haines 234 rue Wellington.

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite. Bien Criblé et Tamisé.

O'Reilly & Heney

Bloc Russell, Rue Sparks.

ST. LAWRENCE HOTEL.

RAS DU FLEUVE ST. LAURENT. RIMOUSKI, P. Q. Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bains, air pur, belles promenades en voiture, promenade en bateau et lieux de pêche. Prix raisonnables pour les familles.

LANDRY & THOMPSON, DEMENAGEMENT PIANOS ET VOITURES DE PLAISIR

Propriétaires d'Express et Charrettes Générales. Commandes reçues aux No 157 rue Spark OTTAWA.

JONG D'OR SOLIDE

35c. pour un Jong valant \$2. Ce Jong est fabriqué en France, est solide, durable, et résiste à tous les usages. Il est garanti 10 ans. Les commandes sont reçues chez les agents de la Compagnie des Jonges d'Or, 100, rue St-Jacques, Montréal.

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA. Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été rénové et aménagé tout neuf.

ISRAEL MOREAU, PROPRIETAIRE

MONTRES D'ORDRES DAMES.

Nous offrons en vente pour le moment le plus Grand Assortiment de Montres en Or, ornées de Diamants pour Dames. Aussi quelques Bagues en Diamants, valant \$200.00, données pour \$11.00. Montres en Argent partant de \$5.00 et plus. Montres en Or partant de \$9.00 à \$200.00. Argenterie et Pendules à des prix très bas, défiant toute concurrence.

BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL

A. & A. F. McMILLAN

Guide d'Annonces. NOUVEAUTES ET MODES. BRYSON, GRAHAM & Co., 146, 154 Sparks. PIERSON, PIERSON & Co., 44, 51 Rideau. WOODCOCK, 316, 318 Wellington. JOHN MURPHY & Co., 66, 68 Sparks. LIBRAIRIE. YARK et Sussex. VINS ET LIQUEURS. NEVILLE & Co., 47 Rideau. C. LEVYER, 71 George. HOTELS ET RESTAURANTS. HOTEL ST. LOUIS, 43 et 45 York. LE HUB, 548 Somerset. O. REILLY & HENY, Bloc Russell. TOITURES. DOUGLASS & HAINES, 234 Wellington. BAUNDEKIE. L. BELANGER, 100 Rideau. STROUD et BROS., 97 Rideau. J. CASEY, 294 et 96 Dalhousie. R. MASSON, 102 Sparks. MEUBLES. HARRIS et CAMPBELL, Corner et Queen. PEINTURES. J. F. BELANGER, 159 Bank. W. HOWE, Rideau. GREG PHILLIPS, rue Dalhousie. HORLOGERS. A. F. McMILLAN, 98 Rideau. H. NÔBE, 30 Rideau. J. E. TREMBLAY, 113 Rideau. CHARROYAGE. LANDRY et THOMPSON, Rideau. PHARMACIE. BELANGER et Co., Rideau et Nicholas. ASSURANCE. A. C. LAROSE, 121 Rideau. CHAPPELLERIE. R. J. DEVLIN, Sparks. PHOTOGRAPHIE. STUDIO, 117 Sparks. S. JARVIS, 141 Sparks. QUINCAILLERIE. E. G. LAVERGNE, 69 et 75 William.

MEMORY

Mind wandering cured. Books issued in all languages. Forth with from all parts of the globe. For more facts apply to Geo. A. Mendenhall, 20 E. 4th St., New York.

Sparks. e recevoir un Exceptionnel. Espagnoles. Dessins. ADMIRER. M. Thiers en 1850, dans un Rapport sur l'Assistance publique, a beaucoup perdu aujourd'hui de son autorité. Il n'y a pas jusqu'aux professeurs d'économie politique qui n'hésitent désormais à la soutenir. Ceux d'entre eux qui ne sont pas devenus franchement socialistes, et qui restent fidèles aux traditions des Ricardo et des MacCulloch, ceux là même n'osent plus affirmer avec leur assurance de naguère, l'origine naturelle de la propriété, la nécessité de la mière, l'infaillible excellence du laissez-faire et du laissez-passer. Ainsi craquent de toutes parts les vieilles assises philosophiques de notre société. On commence à se sentir mal à l'aise dans la doctrine classique de J. B. Say, qui déclarait que «la société ne doit à ses membres aucun secours, aucun moyen d'existence.» De jour en jour l'intérêt des questions politiques décroît, tandis que se multiplient les projets de réformes sociales. On ne veut plus s'occuper que de protection douanière, d'assurances pour les ouvriers, de limitation des heures de travail, de syndicats professionnels. Da haut en bas de ce qu'on appelle jusqu'ici les classes dirigeantes, il souffle maintenant comme un vent de pessimisme. On est mécontent de l'état présent de la Société, et on fait voir à tout moment sous des formes plus vives. Le socialisme lassien du prince de Bismarck paraît trop tiède à l'empereur d'Allemagne, le socialisme du Pape réchéri sur celui du roi d'Italie. Dans la plupart des pays, ce sont les chefs de l'aristocratie qui se constituent les plus ardents promoteurs des changements sociaux. Des fils de famille, pleins de sève et de santé, avec deux cent mille francs de rente par an, s'interroignent de la lecture d'Autenail Longchamps pour lire le socialisme de M. Guesde ou la Nécrose socialiste, de M. Malou. Un courant révolutionnaire envahit le livre, le journal, le théâtre. A des degrés divers et de mille façons, c'est le monde entier qui rêve aujourd'hui de se convertir au socialisme. Et je crains que l'idée de justice tiennne au demeurant fort peu de place dans ce désir de conversion. L'idée de justice en elle-même n'est guère de celles qui poussent à l'action; sans compter que l'état social présent a été trop longtemps considéré comme juste pour que son injustice se révèle ainsi spontanément à tous les yeux. Rien, d'autre part, n'est venu dans ces temps derniers, aggraver cette injustice, ni rendre la situation des prolétaires plus digne de notre pitié; et les prolétaires ne se sont par non plus conduits précieusement, comme il aurait fallu pour se gagner une plus large part de notre compassion. En réalité, ce n'est pas l'idée de la justice qui pousse aujourd'hui vers le socialisme, dans l'Europe entière, l'élite des classes dirigeantes: c'est l'inquiétude vague, mais sans cesse plus forte, qui inspire les incertains progrès du socialisme. La sagesse populaire a décrété l'immortalité à Gribouille pour autrefois s'être jeté à l'eau sous des motifs du même genre; mais aussi bien la conduite de Gribouille est elle le symbole de notre façon d'agir la plus ordinaire. Tous les jours nous prenons davantage l'alarme de ce mouvement socialiste qui se propage à travers l'Europe; et c'est surtout par un désir inconscient de l'arrêter dans sa marche que nous brandissons à l'envi ces petits drapoux de réformes sociales, en même temps que, d'un coup d'oeil effaré, nous surplombons les pouvoirs publics de nous laisser nous-mêmes achever cette révolution, subitement devenue pour tous les Dons

LE CANADA

Journal Quotidien du soir
LA VALLEE DE L'OTTAWA
Journal Hebdomadaire à 16 pages
BUREAUX : 414 et 416 Rue Sussex
OTTAWA, ONT.
Jeudi 6 Aout 1891
ECHOS DU JOUR

La Legality de l'Emprunt

Plusieurs journaux ayant exprimé du doute sur la légalité de l'emprunt temporaire de M. Mercier; nous reproduisons l'opinion de M. Mercier, organe de M. D'Amherst.

Si nous en croyons les journaux conservateurs, l'emprunt de \$4 000 000 fait par l'honorable M. Mercier et l'honorable M. Shih-yu, au crédit de la Banque de Paris et des Pays-Bas, serait un emprunt illégal.

Comme il leur est possible de critiquer les termes mêmes de l'emprunt qui, suivant leur propre admission, est un véritable succès, par suite des circonstances difficiles dans lesquelles il a été contracté, ils attaquent sa légalité.

Il nous est gravement l'article 743 des Statuts Révisés, par lequel un emprunt temporaire ne peut se faire sans l'autorisation de la législature. Mais qu'ils relisent donc les termes mêmes de la loi de la dernière session, qui autorise le gouvernement de la province de Québec à emprunter dix millions. Que dit cette loi? Elle dit que :

"Le gouverneur en conseil d'autoriser le trésorier de la province à se procurer, par voie d'emprunt, sur le crédit de la province, de temps en temps, et à disposition aux conditions qu'il jugera les plus favorables."

"2o Il sera loisible au lieutenant-gouverneur en conseil de déterminer les montants de ces obligations, le cours (ou le taux) de ces obligations, et à émettre à cette fin des obligations ou debentures portant un intérêt annuel de pas plus de quatre pour cent, payable annuellement ou semestriellement, et à disposer aux conditions qu'il jugera les plus favorables."

"3o Il sera loisible au lieutenant-gouverneur en conseil de déterminer les montants de ces obligations, le cours (ou le taux) de ces obligations, et à émettre à cette fin des obligations ou debentures portant un intérêt annuel de pas plus de quatre pour cent, payable annuellement ou semestriellement, et à disposer aux conditions qu'il jugera les plus favorables."

COURRIER DE PARIS

Les ouvriers en Danemark
AFFAIRES DE ROME
L'indisposition de la Reine des Belges

LA FRANCE ET LA RUSSIE
MOUVEMENT DIPLOMATIQUE
LA FRANCE ET LE VATICAN

Ambition de P. D. Armour
L'ESCADE FRANÇAISE A SPITHEAD
Nouveau scandale en vue

NOUVELLES DE PARTOUT
(Courrier de Paris)
PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

PARIS, 6 août. — Le duc et la duchesse de Talleyrand qui étaient venus à Paris pour assister au mariage de leur petit-fils, le comte Louis de Périgord, avec la fille du prince de Léon, en sont repartis hier matin.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

Mouvement diplomatique. — Les habitants de la ville ont fait une réception très cordiale aux invités et, par retour de courrier, ont essayé de rendre agréable leur passage dans cette ville.

La France et le Vatican. — L'ambition de P. D. Armour. — L'escadre française à Spithead.

Nouveaux scandales en vue. — Despeche télégraphique particulière. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

La France et la Russie. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

Une change. — Le souhait que le public intelligent vienne examiner l'assortiment de Chapeaux que nous offrons en vente à 50 cents.

50 cts. Couleur Pale. Coiffant Facilement. Valant \$3.00.

Pharmacie Rideau. DROGUES (Nouvellement arrivées et mises en vente).

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

Mouvement diplomatique. — Les habitants de la ville ont fait une réception très cordiale aux invités et, par retour de courrier, ont essayé de rendre agréable leur passage dans cette ville.

La France et le Vatican. — L'ambition de P. D. Armour. — L'escadre française à Spithead.

Nouveaux scandales en vue. — Despeche télégraphique particulière. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

La France et la Russie. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

Une change. — Le souhait que le public intelligent vienne examiner l'assortiment de Chapeaux que nous offrons en vente à 50 cents.

50 cts. Couleur Pale. Coiffant Facilement. Valant \$3.00.

Pharmacie Rideau. DROGUES (Nouvellement arrivées et mises en vente).

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

Mouvement diplomatique. — Les habitants de la ville ont fait une réception très cordiale aux invités et, par retour de courrier, ont essayé de rendre agréable leur passage dans cette ville.

La France et le Vatican. — L'ambition de P. D. Armour. — L'escadre française à Spithead.

Nouveaux scandales en vue. — Despeche télégraphique particulière. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

La France et la Russie. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

Une change. — Le souhait que le public intelligent vienne examiner l'assortiment de Chapeaux que nous offrons en vente à 50 cents.

50 cts. Couleur Pale. Coiffant Facilement. Valant \$3.00.

Pharmacie Rideau. DROGUES (Nouvellement arrivées et mises en vente).

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

Mouvement diplomatique. — Les habitants de la ville ont fait une réception très cordiale aux invités et, par retour de courrier, ont essayé de rendre agréable leur passage dans cette ville.

La France et le Vatican. — L'ambition de P. D. Armour. — L'escadre française à Spithead.

Nouveaux scandales en vue. — Despeche télégraphique particulière. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

La France et la Russie. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

Une change. — Le souhait que le public intelligent vienne examiner l'assortiment de Chapeaux que nous offrons en vente à 50 cents.

50 cts. Couleur Pale. Coiffant Facilement. Valant \$3.00.

Pharmacie Rideau. DROGUES (Nouvellement arrivées et mises en vente).

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

Mouvement diplomatique. — Les habitants de la ville ont fait une réception très cordiale aux invités et, par retour de courrier, ont essayé de rendre agréable leur passage dans cette ville.

La France et le Vatican. — L'ambition de P. D. Armour. — L'escadre française à Spithead.

Nouveaux scandales en vue. — Despeche télégraphique particulière. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

La France et la Russie. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

Une change. — Le souhait que le public intelligent vienne examiner l'assortiment de Chapeaux que nous offrons en vente à 50 cents.

50 cts. Couleur Pale. Coiffant Facilement. Valant \$3.00.

Pharmacie Rideau. DROGUES (Nouvellement arrivées et mises en vente).

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

Mouvement diplomatique. — Les habitants de la ville ont fait une réception très cordiale aux invités et, par retour de courrier, ont essayé de rendre agréable leur passage dans cette ville.

La France et le Vatican. — L'ambition de P. D. Armour. — L'escadre française à Spithead.

Nouveaux scandales en vue. — Despeche télégraphique particulière. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

La France et la Russie. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

Une change. — Le souhait que le public intelligent vienne examiner l'assortiment de Chapeaux que nous offrons en vente à 50 cents.

50 cts. Couleur Pale. Coiffant Facilement. Valant \$3.00.

Pharmacie Rideau. DROGUES (Nouvellement arrivées et mises en vente).

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

Mouvement diplomatique. — Les habitants de la ville ont fait une réception très cordiale aux invités et, par retour de courrier, ont essayé de rendre agréable leur passage dans cette ville.

La France et le Vatican. — L'ambition de P. D. Armour. — L'escadre française à Spithead.

Nouveaux scandales en vue. — Despeche télégraphique particulière. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

La France et la Russie. — Les Danois sont très fiers, et avec raison, du côté humanitaire de leur loi.

Une change. — Le souhait que le public intelligent vienne examiner l'assortiment de Chapeaux que nous offrons en vente à 50 cents.

50 cts. Couleur Pale. Coiffant Facilement. Valant \$3.00.

Pharmacie Rideau. DROGUES (Nouvellement arrivées et mises en vente).

Journal Quotidien du soir

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Journal Hebdomadaire à 16 pages
BUREAUX : 414 et 416 Rue Sussex
OTTAWA, ONT.
Jeudi 6 Aout 1891

ECHOS DU JOUR

Le Comité des comptes publics a siégé aujourd'hui. Nous donnerons le compte rendu demain.

La Legality de l'Emprunt

Plusieurs journaux ayant exprimé du doute sur la légalité de l'emprunt temporaire de M. Mercier; nous reproduisons l'opinion de M. Mercier, organe de M. D'Amherst.

COURRIER DE PARIS

Les ouvriers en Danemark
AFFAIRES DE ROME
L'indisposition de la Reine des Belges

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.

LA FRANCE ET LA RUSSIE

Le traité de paix. — La France, communication, désire la paix, mais il faut que ce soit un traité honnête.



FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LA MÈRE ET L'AMANTE

SIXIÈME SÉRIE DE "LA FEMME MYSTÉRIEUSE."

JUDITH CHEZ HOLOPIERNE

(Suite)

Il eût donc été difficile pour ne pas dire impossible, de deviner dans l'expression des traits du sphinx moustachu qui remplissait alors à Tours les fonctions de capitaine rapporteur, le contenu du papier qu'il tenait à la main.

Seulement, ce préau de prison à peine éclairé par la maigre lueur de deux lanternes dans une sombre soirée de Novembre, cette double haie de fusiliers alignés et au port d'arme, ce silence effrayant au milieu d'une pareille attente, tout cela s'accrochait instinctivement aux yeux de Robert d'une façon lugubre, et, dès les premières paroles que laissa tomber le capitaine rapporteur, l'accusé ne conserva plus de doute sur la teneur de la sentence, dont il allait en rendre la lecture.

Le formule sacramentelle, adoptée par les considérants, aurait suffi d'ailleurs pour détruire toute illusion de sa part. Cette formule, la voici telle qu'on l'employait en 1847 :

"Vu le décret organique des 30 septembre, 19 octobre 1792, article 18, si un subordonné est convaincu d'avoir frappé son supérieur, la peine est contre le coupable, d'être puni de mort."

Après une parolle préface, la conclusion était inévitable, c'était à peine de mort. Le conseil de guerre avait appliqué la loi dans toute sa rigueur et, par le fait, pouvait-il en être autrement ?

Alors déjà, comme aujourd'hui, il faut bien constater combien était rare dans les rangs de l'armée l'application de cette pénalité suprême, dans laquelle il n'est pas possible de méconnaître ce qu'elle est en réalité : un enlèvement manifeste de la justice des hommes sur la justice divine. Aussi lorsque retentit dans le préau de la prison la sentence terrible, on entendit dans les rangs un sourd frémissement, réprimé à grand-peine par le sentiment de la discipline militaire, et une impression profonde se peignit sur le visage des hommes, qui composaient la garde rassemblée sous les armes.

C'était en effet, pour la plupart, de jeunes soldats au début de la carrière, non encore familiarisés avec les sévérités du métier des armes et qui se voyaient déjà en imagination, dans leur ignorance des règlements militaires, appelés à exécuter la sentence.

Le condamné écouta la lecture du jugement du conseil de guerre avec un grand calme ; on eût dit qu'il s'agissait d'un autre que lui. Quand le capitaine rapporteur lui eut annoncé que, aux termes de la loi, le jugement serait exécuté dans les vingt-quatre heures, à moins qu'il ne se pût en réviser, il fit un signe de tête négatif ; puis, sans prononcer une parole, il s'inclina et entra dans sa cellule.

À ce même moment, sous les murs de la prison militaire, qui se trouvait tout illuminé par des reflets de torches passait une joyeuse escouade de chasseurs, riant, chantant et faisant caracolier leurs chevaux autour d'une grande voiture chargée du gibier qu'on avait tué pour la fête du grand saint Hubert, et les trompes de chasse se mirent à sonner un triomphant hallali, comme si tout eût conspiré ce jour-là pour donner raison aux funèbres présentiments d'une mère.

III

LE RÊVE DU CONDAMNÉ

Tout le monde a lu ce livre d'un poète, qui a pour titre le "Dernier jour d'un condamné." A quoi bon dès lors tenter l'impossible, en essayant de reproduire tout ce qui put se passer dans l'âme du lieutenant Robert à la suite de son jugement, lorsqu'il se trouva seul dans l'étroite chambre qui lui était affectée à la prison militaire de Tours.

Sans doute, il n'y a qu'une analogie imparfaite entre la situation du condamné civil, appelé à subir le dernier supplice, avec l'appoint funèbre de toutes les formalités déterminées par nos lois pénales, et celle du condamné militaire pour qui la mort, aux termes de la sentence qui l'inflige, est encore une bataille ; mais, en somme, ce que le dénouement fixé par les juges se fasse attendre pendant des semaines entières ou seulement pendant vingt quatre heures, qu'il s'opère à l'aide du plomb ou du fer, par le couperet ou par les balles,

il est toujours invariablement le même.

"Suivant le magnifique langage du poète, l'esprit comme le corps est en prison : le corps dans un cachot, l'esprit dans une idée. Une idée horrible, une sanglante, une implacable idée ! Il n'y a plus pour le patient qu'une pensée, qu'une conviction, qu'une certitude : condamné à mort ! Quoi qu'il fasse, elle est toujours là, cette pensée infernale, comme un spectre de plomb, à ses côtés, comme un épouvantable cauchemar qui pèse sur la poitrine et qui l'étouffe. Seulement le condamné militaire sait au moins que ce canchemar ne durera pas plus de vingt quatre heures, et qu'ensuite tout sera dit.

Plus d'une fois, pendant qu'il faisait campagne en Algérie, la nuit, dans les bivouacs, lorsqu'on se savait environné d'ennemis, il était arrivé au lieutenant Robert de se dire : "La mort est là. Si je m'endors, c'est un coup de fusil ou de yatagan qui me réveillera pour quelques secondes peut-être, et puis tout sera fini." Oh ! que n'avait il succombé de cette façon là, par la main d'un Arabe ou d'un Kabyle ! Alors il n'aurait rien à regretter sur la terre ; alors il ne connaissait encore ni la duchesse de Sautes, ni mademoiselle de Chalandray, tandis qu'à présent ces deux femmes se dressaient incessamment devant ses yeux pour briser son courage.

Ce triomphant hallali qui venait de retentir sous les murs de sa prison, lui avait rappelé l'une des journées les plus solennelles et les plus douces de son existence, la journée de la chasse et des vendanges, où il avait senti son cœur se dilater si délicieusement en contemplant ces deux fantômes adorés qui, chacun de son côté, lui faisaient signe de le suivre. Dans ces deux lanternes, Robert n'avait-il pas rencontré la double personnification qu'il empare le plus sûrement au même temps que le plus profondément de l'âme de l'homme : la mère et l'amante ?

Contrairement au cours ordinaire des choses dans les événements de la vie, où l'amante vient si souvent prendre la place de la mère, c'était d'une façon presque simultanée que ces deux sources d'émotions si vives, si ardentes, s'étaient ouvertes pour le jeune officier, et voilà qu'à peine il avait pu en goûter les ineffables ravissements, qu'elle allaient se tarir et qu'il fallait leur dire un éternel adieu.

Ah ! que lui importait à lui le soleil, le printemps, les champs pleins de fleurs, les oiseaux qui s'éveillent matin, les nuages, les arbres, la nature, tout ce monde extérieur que regrettent avant tout, peut-être les autres condamnés ? Pour Robert, tout cela ne se resumait il pas dans deux créatures en dehors desquelles, il n'y avait plus que le néant ?

C'était là, s'il est permis de chercher des comparaisons dans l'ordre des choses sacrées, à propos de choses profanes, c'était la son calice à lui, son calice d'amertume, et, pour chercher à le détourner de ses lèvres, il se jeta sur sa couchette et ferma machinalement les yeux, en demandant à Dieu, pour unique et suprême faveur, de lui accorder le sommeil et l'oubli.

Oh ! combien il fut lent à venir ce sommeil plein de rêves adieux, ce sommeil troublé à chaque instant d'ailleurs par le bruit des pas des factionnaires et des guichetiers dans l'intérieur de la prison, à l'extérieur par le tintement de toutes les horloges des paroisses de Tours, qui sonnaient les heures sur un ton plus mélancolique que jamais ! Avec quelle lenteur, elle se traîna pour le condamné cette étonnante nuit du 3 au 4 novembre 1847 ! On eût dit qu'il était déjà entré dans l'ombre de cette autre grande nuit qui ne doit point finir.

À peine l'aube commençait à poindre à travers les treillis de fer qui garnissaient la fenêtre de sa prison, lorsque le guichetier entra. Il venait avertir le prisonnier que le lieutenant de Chalandray et le maréchal des logis Bougnier avaient obtenu l'autorisation de venir le visiter encore une fois, et qu'ils étaient là tous les deux. Robert se leva et s'habilla rapidement pour les recevoir.

Il est plus aisé de comprendre que d'exprimer l'émotion avec laquelle l'un et l'autre pénétrèrent dans la cellule de leur malheureux ami.

Maurice encore, par une grâce spéciale de sa nature, était de ceux qui ne sauraient, dans les circonstances les plus difficiles, les plus périlleuses même, abdiquer complètement l'espérance ; mais le pauvre Bougnier était littéralement accablé ; et de grosses larmes roulaient dans ses yeux et venaient ruisseler le long de son épaisse moustache grise.

Comme ils s'avançaient péniblement l'un et l'autre, et en cherchant à assourdir le bruit de leurs pas sur les dalles de la chambre, véritable chambre d'agonisant, Robert se porta vivement à leur rencontre et leur tendit à la fois ses deux mains ; mais à cet instant, dans le pénombre d'une brumeuse matinée d'automne, il vit se dresser sur le seuil de la porte la silhouette d'un troisième personnage, qui s'introduisit timidement à la suite des deux autres. C'était le colonel de Montmagny.

Robert recula instinctivement d'un pas, et effecta de garder les mains de son jeune et de son vieux camarade dans les siennes, pour éviter de toucher celle que M. de Montmagny lui tendait. Il eut alors dans la physionomie du colonel, une expression d'angoisse si cruelle, en même temps que ne sais quoi de si éloquentement suppléant que le jeune officier se sentit à son tour ému de pitié, et qu'il se détermina à saisir la main que lui tendait M. de Montmagny. C lui-ci sera en tremblant les doigts de Robert, et il essaya en même temps d'articuler quelques mots qui s'étranglèrent dans son gosier. Le condamné le contempla pendant quelques secondes avec surprise ; puis, souriant tristement :

— Mon colonel, s'écria-t-il, je vous remercie de votre visite. Vous vous trez bien m'excuser, je pense, si je ne vais plus vous le rendre. Je vous remercie également de ce que vous avez tenté pour sauver ma tête, et je n'ai point rechigné à quel motif je dois attribuer ce brusque changement d'attitude à mon égard ; mais en même temps une franchise, qui ne saurait être pour vous l'objet du moindre doute dans la circonstance solennelle où je me trouve, me fait une loi de me déclarer ici, en présence de témoins, devant mes deux chers camarades du régiment, ce que j'ai dû faire devant le conseil de guerre : c'est que si une personne digne de tout mon respect comme de toute mon affection, a cru devoir faire auprès de vous une démarche, peut-être compromettante pour elle à plus d'un titre, c'est contre mes instances priées.

— Je le sais, je le sais, monsieur Robert balbutia avec effort le colonel ; mais votre camarade Chalandray, qui était présent à l'entrevue, pourra vous dire que, si j'ai cherché à vous justifier devant le conseil de guerre, c'est spontanément que je me suis déterminé à cette démarche ; car la personne à qui vous sollicitiez mon aide n'en avait fait aucun vain. Je voudrais pouvoir vous dire le motif de cette détermination et si vous le saviez, vous-même peut-être. Mais non, c'est impossible, je le sens. Parlez ! Chalandray, parlez ! Votre ami vous croira, vous le vous croira bien plus que moi.

— En effet, reprit Maurice, c'est ainsi que les choses se sont passées, en ma présence même, et je n'ai pas quitté un seul instant la personne dont vient de parler Robert, depuis son arrivée à Tours, si ce n'est pour venir, moi aussi devant le conseil de guerre essayer du rôle d'avocat, qui ne nous a pas réussi, hélas ! — Ah ! mon colonel, mes amis, repartit Robert dont le front s'était soudainement éclairci, voilà pour mon cœur un soulagement plus grand que vous ne sauriez le penser et je pourrais mourir tranquille, à présent.

— Mourir ! s'écria douloureusement le colonel ; oh ! ne parlez pas ainsi. Voulez vous donc me condamner qui pèserait sur toute ma vie ? Non, je ne veux pas, moi, que vous mouriez. Oh ! ce serait horrible ! J'irai trouver le général, le ministre ; j'irai jusqu'au roi. Ils m'entendront.

— À la bonne heure ! murmura Bougnier, qui recouvrait enfin la parole, vive le colonel ! Plein d'une stupeur qui s'accroissait à chaque instant, Robert attachait successivement sur M. de Montmagny, sur Maurice et sur Bougnier des regards où se lisaient toutes les sensations diverses qui s'éveillaient dans son âme, en entendant un langage si différent de celui auquel son colonel l'avait accoutumé. À ce moment, Maurice crut devoir prendre la parole.

— Mon cher Robert, dit-il, le colonel a raison. Tout n'est pas désespéré. D'abord, vous savez bien que la protection du maréchal Bageard vous est acquise et, quand il apprendra...

— C'est inutile, interrompit le condamné ; vous oubliez, mon cher Maurice, quelles sont les idées du maréchal en matière de discipline militaire.

(Continuer)

Bryson, Graham & Cie.

Grande Reduction

Vente Semi-Annuelle

Marchandises d'Habillement et Soieries.

Ce sera une grosse saison pour notre Département de Marchandises d'Habillement. Un prix général de vente sur tout le surplus dans les autres lignes. Il est étonnant ce que peuvent faire les entreprises d'affaires. Ici, dans cette saison communément appelée la saison morte, quand d'autres marchands n'ont que des fonds de magasin en mains, vous trouverez chez Bryson, Graham & Cie. un grand et complet stock de marchandises les plus fraîches et les plus nouvelles.

Il y a des dollars à économiser dans l'achat des marchandises d'habillement et surtout sur l'achat, dans la grande ligne des Soieries Noires et de couleurs. Ici, pleine valeur et satisfaction. Pure Soie noire de Surah à 65c. et 75c. Pure Soie de Pengee de toutes couleurs et toutes nuances, à 35c. la verge. Une ligne spéciale de Soieries de Surah de toutes couleurs et de toutes grandeurs à 50c. la verge.

Vente de coupons de Soie et de Velours au plus bas prix.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PATAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX - CREOSOTE

THE GUTTA PERGIA & RUBBER MFG CO OF TORONTO

Solution d'Antipyrine de TROUETTE

MUNN & CO PATENTS

LINIMENT GÉNEAU 35 ANS DE SUCCÈS

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

KENDALL'S SPAVIN CURE

Warner's Safe Cure Cures Symptoms of many Diseases by curing Kidney Disease

John Murphy & Cie.

Importateurs de Marchandises Seches de Fantaisie et de Haute-Nouveauté.

69 et 68 rue Sparks.

Reparations dans notre Magasin de Devant.

Une devanure gracieuse va bientôt remplacer celle qui existe actuellement.

Nous offrons encore de plus grandes Attractions.

Voici un exemple des bonnes occasions - rencontrer chez nous,

30 Douzaines d'Ombrelles et d'En-cas pour Dames, toujours ve idus \$1.00, \$1.25 et 2.00.

Offerts à 25c. chaque.

Vente d'Eté à Bon Marché. Vente d'Eté à Bon Marché. Vente d'Eté à Bon Marché en pleine marche.

Reductions d'un Bout à l'autre de nos Magasins.

Vendredi prochain, de nouvelles marchandises seront annoncées.

John Murphy & Cie.

Ottawa et Montreal.

G. PHILBERT.

IMPORTATEUR

TAPISSERIES

Americaines,

Anglaise

Ecossaises

Coir des rues

Dalhousie et Saint-Patrice

OTTAWA

Peintures préparées,

Peinture,

Tapisseries,

Vitres,

Mastic,

Pinceau et Huile,

Etc.

ARTICLES,

De Peinture en General

Publie par

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du

Un An en Ville . . . . . \$

Un An par la Poste . . . . . \$

12eme. ANNEE

Victor M

—PAR—

EMILE OLLIV

Aucun ministre ne s'est sous de plus heureux au le ministère du 2 Janvier sentiment que lui accordé publique, fut d'autant plus que c'était elle qui l'avait traité par sa prestation part de ceux qui le comp

Les ministres s'efforceront aussitôt à la blague par un ensemble libérales : l'abandon des tures officielles ; une peine complète aux mine proms dans les troubles la vente sur la voie publi que au RAPPEL de M. Va la MARSEILLAISE de M. Ro REVAL de M. Delecluzac tie étendue à l'edru Roll on en avait jusque là ref nèce, etc., etc. « No appel, avais-je dit, à la bo gu de tant de grands espr blissement durable d'un met national qui, s'adap fermeté et aussi avec sou nécessités changeantes d et aux transformations favorisant l'ascension de tions nouvelles et accueil

Des le début, la destinée tra contraire à ce beau de je m'honore d'avoir form Le 10 janvier, l'Empereur alla à la chasse ; je suivai bats de la Chambre, l bruit se répandit tout à Pierre Bonaparte venait de jeune journaliste, Salme nommé Victor Noir. L'homme s'était rendu à domicile du prince, en d'Ulric de Fouvillie, avo de lui remettre, au nom chal Grousset, un cartel une lettre du prince ins Décembre dernier, dans l'AVENIR de la Corse. incantés après que Victor de Fouvillie avaient été Victor Noir sortait en le et venait s'affaisser sur le aussitôt après, Fouvillie tint hors de la maison, de sa main droite un reveu de pas et criant : « A l' Noir, transporté dans un cie, rendait le dernier se avoir pu prononcer une p rapport de police m'y confirmant la rumeur pul me remit une carte de M fort qui, ne m'ayant contré, avait annoncé qu'il

Sans autre information graphiaul au procureur faire procéder à l'arre Pierre Bonaparte, si elle déjà été opérée, et je r aux Tuileries, après de reur.

Je le trouvai consterné rempli de larmes. A s de la chasse, Conti, le cabinet, lui avait remi suivant du prince Pier cher Conti, je me hâte avertir du tres grand m est arrivé. Deux jours MARSEILLAISE sont ven quer. L'un m'a frappé, menacé de son pistolet à J'ai tiré, je crois que j'en J'ai envoyé chercher ville et commissaire de p

— Je connais Pierre dis je à l'Empereur ; je l pèteux, violent, mais d'un guet apens. Comm je ne doute donc pas de sa version ; mais ce de sa magistrature, c'est mis un meurtre et qui compte à la justice. Je donner son arrestation, en sa qualité de membr mille impériale, il est ju